

On s'abonne à Lyon,
Bue de la Préfecture, 10,
A L'ENTRESOL.
Le Bureau est ouvert de 10 à 3 heures.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

15 centimes la ligne, et 10 cent. pour les mêmes
insertions répétées.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Avis.

Quelques personnes ont pris en mauvaise part, et cela bien à tort, notre dernière caricature, à laquelle nous avons donné le titre des *Trois canuts*. Il ne nous est jamais entré dans la pensée, nous devons le dire, d'avoir voulu jeter du ridicule sur cette honorable profession d'ouvrier en soie, qui fait la gloire et la richesse de notre ville. Ce n'est qu'un jeu de l'imagination de l'artiste auquel il fallait donner un nom, et celui-là nous est venu le premier; il nous a paru sans conséquence, et aujourd'hui même nous ne pensons pas qu'il soit blessant. Et que diront donc nos députés lorsqu'ils se verront à leur tour caricaturés? Ils riront sans doute, et en cela ils feront preuve d'esprit.

LOUISE DE LIGNEROLLES.

LEGOUVÉ PÈRE. — ERNEST LEGOUVÉ. — DE LA POÉSIE.

Feu Legouvé, qu'il ne faut pas confondre avec le présent auteur de ce drame, composa, au temps où l'empire florissait, *atas aurea*, un poème intitulé *le Mérite des Femmes*. Ce poème fut regardé comme une conquête de l'esprit humain sur la pensée toute guerrière d'alors; nos mères s'en souviennent encore, elles pleurèrent d'attendrissement à la lecture de ce livre. La tendresse maternelle avait alors beau jeu pour s'émouvoir; pauvres mères! l'empereur leur emportait tant de fils, et leur en ramenait si peu! Que de larmes elles ont versées dans ces temps glorieux! comme elles ont payé cher les bulletins de la grande armée!

La gloire des armes paraissait alors la seule gloire possible, car la poésie était dans les camps; aussi ces temps-là n'ont-ils vu naître que des poètes qui ne leur ont pas survécu, Delille, Parny, Andrieux, Legouvé, Arnault, Luce de Lancival, et de tous ces noms-là Legouvé fut le seul que nos mères trouvèrent le temps de lire entre deux journées de larmes pour pleurer de nouveau. Cela ne veut pas dire que *le Mérite des Femmes* soit un beau livre; non, mais il eut des conditions de succès qui en firent, sans que l'auteur s'en doutât, un livre qui fut remarqué, non pour la pensée haute qui l'a dicté, mais pour les bons sentiments qui y sont exprimés pour ce sexe à qui nous devons notre mère. A l'exception de ce livre qui sera toujours regardé comme une arche sainte, je ne sais ce qui restera dans dix ans de la poésie de l'empire. Mais les poètes du temps ont cette excuse, que Napoléon ne le voulait pas! Il accaparait les intelligences pour en faire des généraux.

Ce temps de conquêtes passé, on oublia *le Mérite des Femmes*, et quelques hommes d'élite réclamèrent la place vide que l'empire avait laissée; puis Casimir Delavigne chanta la gloire de la patrie, puis Lamar-

tine vint qui chanta Dieu qu'on avait un peu oublié durant ces guerres. Les *Méditations* virent le jour.

Il pensa, le grand poète, que la poésie était Dieu, et il éleva la poésie à cette hauteur, il la fit sublime comme son génie. Mais de nos jours on va si vite, on fait en si peu de temps des révolutions en toutes choses, que déjà on ne croit plus que la poésie soit là. Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier l'ont envisagée sous un point de vue nouveau; ils ne lui ont pas donné d'ailes pour prendre son vol vers le ciel, ils l'ont comprise terrestre et s'occupant des passions de la vie, ils l'ont faite palpable et dramatique, ils l'ont faite positive et vraie. Et ce n'est pas une pensée qu'il faille blâmer; il faut attendre les fruits qu'elle portera. Si l'on est de bonne foi, on conviendra quelle est déjà grande et forte, et que son avenir s'annonce brillant.

Je ne sais si les générations nouvelles trouveront un nouveau genre de poésie, mais aujourd'hui, — c'est une triste vérité, — toute poésie qui ne ressort pas du drame de la vie positive est morte. Les actions qui se passent sur la place publique sont trop saillantes et éveillent trop vivement nos sympathies pour qu'on s'en aille retourner dans les régions idéales d'une poésie antique et religieuse; tout est sans couleur à côté du drame de la rue. Que voulez-vous? c'est notre siècle, il fait des pas de géant.

Mais il gardera toujours, bien que les idées se modifient, une grande et profonde admiration pour son poète Lamartine, ce grand débris d'une époque qu'on oublie déjà, ce sublime vestige d'une religion qui s'en va, ce grand nom qui restera toujours seul et debout sur le seuil de notre siècle, comme un ange en deuil qui pleure sur des monuments rasés.

Revenir maintenant à parler de *Louise de Lignerolles*, c'est tomber de trop haut. Et puis il est des pièces pour lesquelles le silence est la seule critique. Les acteurs qui se sont chargés de jouer cette pièce ont fait ce qu'ils ont pu pour sauver la crudité de l'in vraisemblance.

JOACH. D.

ROBERT LE ROUGE.

(Suite et fin.)

La Main sanglante.

III.

Il est sept heures du matin; le jour pénètre à peine dans une petite chambre à coucher; sa faible clarté vient se confondre avec celle que projettent dans l'appartement deux bougies presque consumées. Au près d'une cheminée sans feu et devant une petite table recouverte d'un tapis, une femme est assise et semble plongée dans une méditation profonde. Cette femme est jeune encore, et pourtant la douleur a

creusé de larges sillons sur son visage ; ses sourcils sont noirs et bien arqués , et cependant ses cheveux ont blanchi sur les tempes. Une pâleur violacée est répandue sur toute sa figure , que la fièvre seule anime encore ; son œil noir brille d'un feu sombre et lance parfois des éclairs de colère. Une seule idée la préoccupe , une seule pensée la poursuit , un seul désir la soutient , c'est la vengeance. Cette femme , c'est Juana. Pauvre enfant ! un orage terrible a passé sur son âme comme la lave d'un volcan , et il n'y reste plus que des cendres. Hier encore elle était belle , hier elle souriait heureuse à son amant , elle le brûlait de caresses... elle lui parlait de bonheur... — Folle ! — Elle était jalouse , jalouse d'un regard , jalouse d'un sourire , et maintenant... une seule nuit a tout changé , et de ces deux fleurs si belles et si pures , de ces deux existences si pleines d'avenir , l'une a été dévorée et l'autre est à jamais flétrie.

Ah ! c'est que l'amour d'une femme n'est pas comme le nôtre , une fantaisie de quelques heures ; c'est une vie tout entière , c'est un sentiment profond , exclusif , qui s'empare d'elles et les domine. De là , ces dévouements sublimes , ces nobles et grands sacrifices , ces souffrances intimes supportées avec tant de douceur et d'abnégation. Oui , l'amour n'est bien compris que par elles ; sans amour une femme ne peut pas vivre , elle s'étiole comme une plante privée d'air et de soleil : ou Dieu alors en a fait une exception heureusement rare.

Juana aimait avec exaltation , avec frénésie ; l'isolement complet dans lequel elle vivait avait donné l'essor à toutes les fibres de son âme. C'était un beau rêve , mais elle s'était réveillée dans le sang , et la péripétie de ce drame horrible pesait encore sur sa poitrine comme un cauchemar. Les deux mains appuyées sur son front , elle cherchait à rappeler ses souvenirs ; mais son imagination délirante lui renvoyait une confusion d'événements si bizarres et si étranges , qu'elle eut peur un instant de devenir folle. « O mon Dieu ! dit-elle , laissez-moi ma raison pour quelques heures encore. » Puis elle se recueillit un instant , et toute sa vie passée se déroula devant elle. — Sa vie à elle ne datait que du jour où elle avait été aimée. — Lorsque Jules lui avait écrit ces trois mots : *Juana , je t'aime !* elle avait senti son cœur se serrer , une révolution soudaine avait bouleversé son âme ; le jour lui paraissait plus grand , elle était éblouie et elle tremblait. — Puis elle avait pleuré bien long-temps , car dans la joie comme dans la douleur les larmes soulagent. Peut-être , hélas ! semblait-elle pressentir tout ce que Dieu lui réservait d'amertumes et d'angoisses. L'amour de ce jeune homme au front pâle , et dans les yeux duquel brillait l'éclair du génie , cet amour , dis-je , l'effrayait , et pourtant elle le partagea. — Elle concentra toute son existence dans cette passion ; sa joie , son bonheur , ses espérances , ses remords même , tout était là. — Ah ! oui , pour elle la vie n'avait commencé que du jour où le premier baiser de Jules avait effleuré ses lèvres comme un fer brûlant. — Et aujourd'hui , plus rien ! — Elle n'entendrait plus cette voix chérie , elle ne verrait plus ces yeux se reposer sur elle avec amour. — Elle ne sentirait plus tressaillir tout son être au seul contact de cette main tremblante. — Oh ! pourquoi l'avait-elle aimé ! — Ne savait-elle donc pas que son amour le tuerait ! — Juana pleurait , de grosses larmes coulaient silencieuses sur ses joues ; ces souvenirs l'avaient brisée.

Elle se leva et prit une cassette qu'elle ouvrit avec précaution ; elle en tira toutes les lettres de Jules ; une à une elle les déplaça et se mit à lire attentivement. C'était son dernier bonheur sur la terre , sa dernière joie. À mesure que sa lecture s'avancait , son front devenait moins sombre , un sourire errait presque sur ses lèvres. Tout-à-coup un long cri de douleur sortit de son sein ; elle venait d'en ouvrir une , elle portait la date du 12 février , il n'y avait que ces mots : « A demain , Juana , à dix heures du soir. » — Cette phrase venait de rouvrir une blessure fraîche et saignante ; elle avait produit chez elle l'effet du couteau que l'on retourne dans la plaie. — Ses bras se crispèrent , un flot de sang s'échappa de sa bouche contractée , et elle tomba évanouie.

Lorsque Juana revint à elle , sa chambre était comme illuminée par les pâles rayons d'un soleil d'hiver ; une seule bougie brûlait encore , et sa flamme mourante se projetait en ombres bizarres et capricieuses sur le panneau de la cheminée. Juana passa la main sur son front. « Quel rêve affreux j'ai fait ! » dit-elle. Peu à peu , la mémoire lui revint. Elle se releva lentement , et , dominée tout entière par une seule pensée , une seconde fois elle baisa religieusement ces lettres , puis , une à une , elle les livra à la flamme de sa bougie. Obéissant alors à un instinct machinal de coquetterie , elle vint se poser devant une glace et rajusta le désordre de sa toilette. « Je veux être belle encore aujourd'hui , pensa-t-elle : c'est pour lui ! » L'heure fatale approchait , l'aiguille marquait midi. Une rougeur subite vint colorer son front lorsque les douze heures tinté-

rent à son oreille ; mais ce vermillon de fièvre fit bientôt place à une pâleur verte et glacée.

Simon était debout sur le seuil de la porte ; ses jambes chancelaient sous lui comme celles d'un homme ivre. D'un coup d'œil il avait vu tout le ravage occasionné par une seule nuit de tortures. Il pâlit , lui Simon , car depuis long-temps il l'aimait. Et c'était lui qui avait causé tout ce mal , c'était lui Simon qui avait ouvert les yeux de Robert , lui qui avait voulu tuer un rival , sans songer que du même coup il briserait deux existences. Simon aimait Jeanne ; il dévorait sa rage en silence et ne raisonnait pas. Il fallait que Jules disparût et qu'elle fût à lui. Par quel moyen ? il l'ignorait , mais il la voulait.

« Approche , Simon , » lui dit Jeanne. — Cette voix si douce le fit rebondir. — Faible comme un enfant , il vint se mettre à genoux devant elle. « M'aimes-tu , Simon ? » reprit-elle avec un sourire. — Il lui saisit la main et la dévora de baisers. « Que ferais-tu alors pour me posséder tout entière ? — Je tuerais mon père , répond Simon en se relevant et faisant luire un œil fauve comme celui d'un chat-tigre. — Ecoute alors , lui dit-elle à voix basse. Robert porte à sa main droite un anneau , c'est celui de nos fiançailles ; je veux et l'anneau et la main qui le porte , c'est celle qui tenait la hache. Simon tu m'as compris ! — Et après ? — Après , ajouta-t-elle d'une voix stridente , je t'appartiendrai , je te le jure. — Par qui ? — Par ma mère et sur la tête du martyr de cette nuit ! — Par l'enfer , alors , Jeanne , vous serez à moi !

« A boire , Simon , à boire ! Verse donc jusqu'aux bords ! La nuit a été chaude , n'est-ce pas ! Mais tu trembles , poltron ! Allons , morbleu ! prends ce verre et fais-moi raison.

— A vous , maître , et Dieu vous garde ! » dit Simon en portant le cristal à ses lèvres. Robert vida la coupe d'un trait , et , cédant à l'effet d'un narcotique puissant , il laissa retomber lourdement sa tête sur la table. Simon avait saisi la hache du bourreau.

Un cri horrible , surhumain , se fit entendre. Robert le Rouge se releva mutilé. Ce fut alors une lutte affreuse et atroce ; puis on n'entendit plus rien , qu'un gémissement sourd et semblable au râle d'un mourant.

Agenouillée sur le parquet , haletante de terreur et d'émotion , Juana attendait toujours. Oh ! la vengeance ! la vengeance allait-elle encore lui échapper ! Son sein se soulevait avec violence , on aurait pu compter les battements de son cœur.

Au cri de Robert , elle se dressa d'un bond ; une sueur froide coulait sur ses tempes ; elle crut que tout était découvert , et elle dut s'attendre à mourir. Sa longue chevelure s'était dénouée sur ses épaules. On lisait sur ses traits l'égarement , la colère et la peur. Pauvre Juana ! c'était une longue et rude agonie. « Oh ! qu'il vienne donc ! disait-elle , qu'il vienne avant que je meure ! » Et elle serrait ses deux mains sur sa poitrine comme pour empêcher la vie de s'en échapper. « Enfin ! s'écria-t-elle ! » Et ses yeux brillèrent d'un éclair de joie.

Simon était debout devant elle , couvert de sang , déchiré , les cheveux droits sur sa tête et l'œil flamboyant. « J'ai fait , Jeanne , » dit-il d'une voix lente et grave. Et il jeta la *main sanglante* sur la table.

Jeanne s'en saisit comme l'hyène qui va dévorer sa proie ; elle regarda l'anneau. « C'est bien ! lui dit-elle avec un sourire de haine et de vengeance satisfaite. Simon , merci. A moi maintenant de tenir ma promesse. »

Elle s'approcha de son lit. « Prends-moi , lui dit-elle , je t'appartiens , car je l'ai juré par ma mère et par lui. » Son corps se pencha en arrière avec un frémissement indicible.

« Horreur et malédiction ! » hurla Simon le borgne. Jeanne s'était percé le cœur d'un coup de stylet.

B.

CHERUBINO DI AMORE.

Figurez-vous le plus leste , le plus fringant , le plus coquet , le plus léger , le plus pimpant , le plus lutin , le plus svelte , le plus frais , le plus Jules Janin de tous. Il a la vitesse d'une flèche , la rapidité de l'éclair ; il dépasse les hirondelles au vol , les chevaux lancés à fond de train sont lents à côté de lui. Il est sylphe , psylle , aspiole , vapeur , ondin , tout ce qu'on peut imaginer de plus aérien , le plus insaisissable. Est-ce que je n'ai pas dit encore ce que c'était ? — Vous devinez , n'est-ce pas ? Il n'est pas de goëlette , de tartane , de pirogue , de balancelle , de gondole qui sache fendre les flots comme lui ; la barque de Guillaume Tell elle-même resterait en arrière. Vous avez compris qu'il s'agissait de ce nouveau et charmant bateau à vapeur le *Chérubin* , qui va

de Lyon à Neuville, qui doit entraîner avec la force de onze chevaux tant de jolies femmes et tant d'aimables jeunes gens qui s'en vont chaque dimanche s'ébattre sur les bords fleuris de la Saône.

Oh ! si je vous disais les destinées futures de ce bateau, tout ce qu'il doit contenir un jour, car je les prévois ! Le bateau qui portait César et sa fortune n'aura jamais contenu de semblables trésors ; il n'y a guère que la coquille de noix sur laquelle Bonaparte a mis le pied pour entrer à Fréjus, qui pourra se vanter d'avoir porté une fortune plus grande. Mais il faut que vous fassiez le voyage de Lyon à Neuville, ou de Neuville à Lyon, pour vous douter de cette gloire future.

Oh ! comme on y descendra gaiement le fleuve de la vie, en se moquant de la barque à Caron ! Et notez qu'il n'y a pas moyen d'avoir peur ; car tous les ingénieurs du monde y ont passé et l'ont trouvé merveilleusement construit, et muni de chaudières qui fondraient plutôt que d'éclater. Aussi a-t-on vu déjà les dames le prendre sous leur protection, ce charmant petit *Chérubin*, comme autrefois la comtesse Almaviva, et venir avec lui se risquer sur les flots. Et si les dames se mêlent de son succès, il en aura.

Le *Chérubin* est déjà une nécessité sur la route ; on le guette, on le désire, et il va si vite qu'on le manque. Ceci est mon histoire. J'ai été forcé de faire à pied le chemin de Neuville à Lyon, n'ayant pour consolation que ce refrain : *Rendez-moi mon léger bateau !*

Walter Scott et ses Libraires.

Dans notre siècle positif, le libraire est pour l'auteur qu'il édite une espèce d'arbitre des destinées. Cette vérité, appliquée à Scott, n'est pas absolument vraie. Néanmoins, le choix qu'il fit de ses éditeurs influa beaucoup sur sa carrière littéraire. Il se lia d'abord d'intérêt avec les deux frères Ballantyne, libraires d'Edimbourg. James, l'aîné des deux frères, était un homme de la vieille roche. Marié à la fille d'un fermier, il menait une vie exemplaire. Scott l'avait choisi pour confident de ses ouvrages, et attachait une grande importance à ses jugements. Plus d'une fois l'auteur de *Waverley* refondit sa prose et ses vers d'après les judicieux conseils de son imprimeur.

Scott, toutefois, n'était docile qu'à la censure de ses amis. Le libraire Blackwood, qui a depuis attaché son nom à une Revue célèbre, éditait avec Murray la première série des *Contes de mon hôte* (les *Puritains d'Ecosse*, le *Nain mystérieux*). Le dénouement du *Nain* lui parut mauvais, et il pria l'auteur d'en imaginer un autre. Il offrait, bien entendu, de supporter les frais d'impression. Le premier dénouement étant déjà tiré, la réponse fut courte mais expressive :

« J'ai reçu l'imprudente lettre de Blackwood. *Dieu damne son ame !* Dites-lui, et à son coadjuteur Murray, que j'appartiens aux hussards noirs de la littérature, et ne donne ni reçoit quartier. Je veux être maudit si ce n'est la plus insolente proposition qu'on ait jamais faite. »

John Ballantyne offrait un parfait contraste avec son frère. Il était vif, pétulant, brouillon, de mœurs licencieuses, mais du reste plein d'esprit et de gaieté, et, ce qui n'était pas un petit mérite aux yeux du laird d'Altotsford, expert dans tous les exercices de la campagne, depuis la chasse au courre jusqu'à la pêche à la ligne. La manie de bâtir l'ayant aussi gagné, il s'était construit, non pas un gothique château, comme celui de son illustre ami, château qu'un homme d'esprit a fort bien qualifié roman de pierre, mais une coquette villa où il réunissait des artistes en tous genres, où plus d'une Armide l'égarait sous de frais bosquets. Il avait une étonnante facilité pour contrefaire les originaux, et le célèbre acteur Mathews lui fut redevable de plus d'une bonne caricature. Scott trouvait tant d'agrément dans la société de son petit libraire, qu'il lui échappa souvent de dire : « Il me semble que depuis la mort de John il y a moins de soleil pour moi dans la vie. »

Le plus célèbre des libraires de Scott était Constable, celui qui l'entraîna dans sa faillite. Les divers sobriquets dont on gratifia Constable dispensent de faire son portrait ; le czar de Moscovie, le lord grand-constable ne pouvait être qu'un grave et imposant personnage. Il était fier des romans de Scott comme s'il les eût inventés, et s'écriait souvent, en se promenant de long en large dans son bureau : « Il ne me manque que d'être l'auteur du roman de *Waverley* pour le revendiquer tout entier. » Du reste, le czar de Moscovie n'était point un Scythe en littérature, tant s'en faut ; et Scott mit souvent à profit la science bibliographique de son éditeur.

Constable eut, en outre, l'honneur insigne de tenir sur les fonds baptismaux plusieurs des *poupons* qu'il édita. C'est le nom qu'il donnait aux romans de l'Arioste écossais. C'est à Constable, par exemple, que

Rob-Roy doit son titre. « Eh quoi ! monsieur l'accoucheur, disait Scott, vous prétendez être aussi le parrain ? Mais voyons, quel nom proposez-vous ? » Constable répondit que le meilleur titre possible serait le nom du héros. « Mais, reprenait Scott, tout en finissant par se rendre, je ne voudrais jamais devoir mon succès à un titre. »

Constable fut moins heureux pour le titre de *l'Abbé*, auquel il voulait substituer celui de *Couvent de Filles*. En revanche, il fit nommer le *Château de Kenilworth* le roman connu sous ce nom, et que Scott avait d'abord voulu baptiser *Cumnoz-Hall*.

INSTITUTION MORAND ET LEYAT.

Parmi les nombreux établissements destinés à l'éducation, nous nous faisons un devoir de signaler et de recommander d'une manière spéciale l'institution de MM. Morand et Leyat, anciens professeurs, dont les connaissances variées, le caractère honorable, joints à une longue expérience dans une carrière si difficile, offrent aux parents toutes les garanties désirables. Le pensionnat de MM. Morand et Leyat est situé à Vienne (Isère), rue de la Pyramide, nos 1 et 2, près le Champ-de-Mars. Sa proximité, sa position et son local présentent tous les avantages nécessaires, tant pour la salubrité que pour la commodité. En un mot, ce pensionnat ne laisse rien à désirer, quant aux soins que demandent en particulier l'éducation morale et religieuse, et l'enseignement en général. Le zèle, le savoir, et, nous le répétons, la longue expérience de MM. Morand et Leyat, ne sauraient manquer de leur attirer un grand nombre d'élèves. C'est au nom de l'enfance, c'est au nom de la famille, que nous signalons ici, avec un désintéressement réel, cet établissement recommandable à tant de titres.

X. X.

Intention d'empoisonnement. — Repentir.

Clémentine-Célestine P..., née à Andecy et demeurant à Baye (Marne), allait se marier. Agée seulement de 19 ans, remarquablement belle, passablement instruite, elle n'était point heureuse cependant. Son oncle, qui l'avait prise chez lui, lui reprochait presque son hospitalité. Et pourtant il était riche, célibataire, et, en échange de cette hospitalité, Clémentine entourait son oncle de mille prévenances que lui suggérait sa reconnaissance.

Vivant ainsi avec un homme qui ne savait pas apprécier tant de qualités aimables, comment Clémentine, qui était recherchée en mariage par le fils d'un boulanger de Châlons, n'eût-elle pas donné à son prétendu tout ce qu'il y avait d'amour dans son cœur ? Pour lui, il connaît son empire sur la pauvre fille, et il abuse d'elle jusqu'à lui demander un crime.

« Ton oncle, lui dit-il, te donne mille écus en mariage. Ce n'est pas assez. L'auberge du Cheval-Blanc est à vendre : on veut 12,000 fr. ; il nous en faut au moins la moitié tout de suite. — Et comment ? — Ah ! d'abord il ne faut pas compter sur ton oncle de son vivant. — Eh bien ! renonçons à l'auberge. — Y renoncer ! mais alors notre mariage ne peut avoir lieu. Or, tu m'aimes, n'est-ce pas ? — O mon Dieu, il le demande ! — Quel âge a ton oncle ? — 45 ans. — Que cela ! Un homme de sa trempe peut vivre encore trente ans. Nous serons déjà vieux ! Toi, vieille fille, à quoi te servirait une succession qui viendrait si tard ? Clémentine, tu as confiance en moi, n'est-ce pas ? Eh bien écoute. »

Puis il lui fait entendre, après bien des détours, que son oncle a assez vécu ; qu'il faut s'en débarrasser par le poison.

Clémentine allait éclater en reproches. « Je devine tout ce que tu peux me dire, reprit l'infâme. Je t'en dispense, c'est arrêté là, ajouta-t-il en se frappant le front ; il faut qu'il en soit ainsi, ou bien, adieu pour toujours. »

Et le misérable, en disant ces mots, présentait à la trop faible Clémentine le papier qui contenait le fatal poison.

Le lendemain (un dimanche), Clémentine venait d'aider la domestique à mettre la table : deux couverts, un pour son oncle, l'autre pour elle. Mais voilà que la porte s'ouvre : c'est le père, c'est la mère de Clémentine qui viennent passer la journée près d'elle. On ajoute deux couverts, et l'on se met à table.

..... L'oncle se dispose à offrir d'un mets à ses convives, lorsque Clémentine, les yeux hagards, se précipite sur le plat, le lance dans la rue et retombe sans mouvement sur sa chaise. Elle s'était évanouie.

Le maire, se rendant à l'église avec d'autres personnes, passait justement devant la maison de l'oncle quand l'événement arriva.

Cet événement, déjà si extraordinaire par lui-même, acquit une bien autre gravité quand on sut qu'un chien, qui avait mangé de ce

mets, venait de mourir empoisonné. Le reste fut recueilli, procès-verbal fut dressé, et le tout envoyé au procureur du roi.

... On devine la suite. Clémentine avoua qu'elle avait voulu empoisonner son oncle, mais elle garda le silence sur les raisons de son entraînement. On la condamna à la réclusion.

M. A. P..., qui a visité la prison de Clairvaux, a fait de cette visite l'objet d'un rapport au ministre, et il reproduit en ces termes, dans le journal *la Providence*, ses observations sur Clémentine :

« Je ne puis dire combien elle est aimée dans la maison : jamais on ne l'a vue jouer, jamais on ne l'a vue à la cantine avec ses co-détenues. Et cependant celles-ci l'aiment sincèrement ; toutes, sans exception, ont pour Clémentine une sorte de respect. Quant aux employés de la maison, ils lui portent un intérêt véritable : ils lui accordent la confiance la plus entière ; elle est monitrice générale à l'école des femmes, contre-maitresse d'atelier et prévôte du dortoir des jeunes filles. Voici un trait qui, seul, pourra vous donner la mesure des qualités de Clémentine. Le produit du travail des détenus se divise en trois parties, comme l'on sait : un tiers revient à l'entreprise ; un autre tiers est mis en réserve ; enfin le dernier tiers leur est abandonné, afin qu'ils puissent ajouter quelques douceurs à la nourriture de la maison. Croirait-on que Clémentine, un jour que ses parents vinrent la voir, leur remit l'énorme somme de CENT FRANCS, qu'elle avait eu le pieux courage d'amasser en deux ans et sou à sou, en s'imposant les plus dures privations? »

CAUSERIES.

— *La Mort de Kléber* poursuit son succès à grands coups de canon. Jointe au ballet des *Meuniers*, cette pièce militaire attire beaucoup de monde au Cirque.

— La représentation donnée jeudi au Grand-Théâtre, au bénéfice des indigents, n'a pas été productive. Le spectacle était pourtant composé de deux nouveautés.

— La reprise des *Huguenots* doit ramener la foule au Grand-Théâtre. Nous applaudirons de nouveau au triomphe de Mme Minoret et à la belle voix de Siran.

— Personne ne s'est aperçu que notre gracieuse sylphide Mme Siran, avait eu mal à la jambe, en la voyant danser la *montagnarde de la Jeune Tyrolienne*.

— On nous promet l'*Éclair* pour cette semaine. Les nouveaux acteurs qui doivent jouer cette pièce, en feront presque une nouveauté.

— Pendant que l'affaire du capitaine-trésorier B..., du 26^e de ligne, s'instruit avec activité. Sa maîtresse, habitant Lyon, apprend le malheur de ce capitaine, elle se procure la somme qui manquait à la caisse du régiment, accourt à Paris, mais il était trop tard, M. B... était arrêté. Elle s'est livrée alors au désespoir, et avant-hier on retirait son cadavre de la Seine.

— On a découvert à Baeyrus (Ohio) un squelette énorme de mammouth, un animal antédiluvien.

— Un écrivain aussi modeste que spirituel, Etienne Becquet, l'un des collaborateurs du *Journal des Débats*, celui qui écrivit cette phrase qui eut tant de retentissement : *Malheureuse France, malheureux roi!* est mort, à 40 ans, dans la maison de santé du docteur Blanche, à Paris.

— M. Godard, de Vienne (Isère), qui s'intitule architecte de l'univers, vient d'écrire à l'Académie des sciences de Paris qu'il se rendrait en 1839 dans la capitale pour démontrer l'immobilité de la terre. Pends-toi, Galilée!

— Le capitaine Marryat, ce nouveau romancier, la providence des cabinets de lecture, se trouve en ce moment à Western en Virginie, où la fièvre jaune vient de se déclarer et fait de nombreuses victimes.

— On assure que le ministre de l'intérieur vient d'accorder pour le théâtre du Vaudeville un emplacement dans la rue Traversière-St-Honoré. Ce terrain est actuellement occupé par trois maisons.

— On lit dans le *Constitutionnel* : « Une famille de Calais vient d'être jetée dans le deuil par un horrible événement qui s'est passé sur la rade de Santo-Domingo. Le jeune Flouest, à bord de l'*Alcyon*, a eu le malheur de tomber à la mer et d'être la proie d'un requin. » Il n'y a que le *Constitutionnel* pour ces découvertes-là!

Charade.

De mon premier on se sert en musique;
Mon second se courrouce au souffle des autans;
Le long d'un mur mon troisième s'étend;
Mon tout est un auteur gourmand et dramatique.
Le mot de la dernière charade est *char-mante*.

ANNONCES.

LIBRAIRIE.

Histoire de Lyon;
Histoire du Commerce et de la Fabrique de Lyon, 2 vol. in-8°;
Tableau chronologique de Lyon;
Ermilage du Mont-Cindre, 1 vol. in-12;
Analygraphie grammaticale, 1 vol in-12;
PAR C. BEAULIET.

Se vendent à Lyon, chez tous les libraires.

AVIS IMPORTANT.

AUX GENS DE LETTRES ET A MM. LES PROFESSEURS ET INSTITUTEURS DE PREMIER ORDRE.

Le professeur américain continue ses cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets, en vingt-une leçons, d'après la méthode impressive du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers, et même garantit, de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, *qui plus est*, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr. ; chez lui, 20 fr. ; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au concierge, rue Royale, n° 8.

SERVICE DE LYON A NEUVILLE ET RETOUR, PAR LE BATEAU A VAPEUR

LE CÉRUBIN.

Heures des Départs pour les jours de la semaine.

De NEUVILLE à LYON, 6 heures 1/2 et 11 heures du matin.
De LYON à NEUVILLE, 8 heures du matin et 4 heures du soir.

Heures des Départs pour les Dimanches.

De NEUVILLE à LYON, 1^{er} Départ, 6 heures du matin.
Idem. 2^{me} Départ, 10 heures 1/2 du matin.
Idem. 3^{me} Départ, 4 heures 1/2 du soir.
De LYON à NEUVILLE, 1^{er} Départ, 8 heures du matin.
Idem. 2^{me} Départ, midi.
Idem. 3^{me} Départ, 6 heures du soir.

PRIX DES PLACES :

De LYON		De NEUVILLE
à la Tour de la Belle-Allmande. » f. 25 c.		à Rochetaillée » f. 25 c.
à l'Île-Barbe » 50		à Fontaines » 50
à Collonges et Le Vernay . . . » 50		à Collonges » 50
à Fontaines » 75		à l'Île-Barbe » 75
à Rochetaillée » 75		à Serin » 1
à Neuville » 1		à Lyon » 1

DEUX BEAUX BILLARDS à la moderne, à vendre. Prix : 1,200 f. les deux. S'adresser au Bureau du journal.

GUÉRISON DES RHUMES, TOUX, CATARRHES.

Maux de gorge, enrrouements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les Maladies de Poitrine sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du sirop de Stœchas d'Arabie : la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix : 4 fr. le flacon, à la pharmacie PERENIN, rue Palais-Grillet, n° 23, à Lyon.



COMPAGNIE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE.

Capital : cinq millions.

Cette Compagnie assure contre toutes les chances d'incendie ; ses tarifs sont très-modérés.

S'adresser à M. Joseph MOLLARD, inspecteur divisionnaire des vingt-deux départements du Midi, rue du Péral, n° 10, à Lyon.

Joachim DUFLLOT, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

L'entracte lyonnais.



M. PONCHARD.